

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 14

Artikel: Le truc du fiancé
Autor: Foley, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252891>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUROY



N° 14

Supplément du Dimanche 5 Avril

1903

Le Truc du Fiancé

1^{er} mars.

J'ai dix-huit ans. Je ne suis pas belle, mais jolie. Je plais aux valseurs sérieux, à ceux qui songent au mariage, mais je sens que je leur plais d'ensemble, pas en détail; or, ce sont justement les détails qui retiennent et attachent. Il me manque le trait caractéristique, le quelque chose, l'on ne sait quoi qui émus-tille, qui pique, qui — par les yeux, les oreilles ou le toucher, — entre dans le souvenir, s'y enfonce comme un clou qu'on ne peut plus retirer. C'est cela: je manque de clou. Comme je ne veux pas moisir dans la remise des banales, il faut y remédier. Comment? Me busquer ou me retrousser le nez? Me tirer les paupières à la chinoise? Cela doit faire trop mal. Excentricité de coiffure ou de toilette? Impossible: maman est économe et papa fort sévère. Cependant je ne désespère pas: je réfléchirai, j'observerai, je cher-cherai... et je trouverai.

6 mars.

Hier, au premier samedi dansant des Boucart, quand ce petit laideron de miss Bell est entrée dans le sa-lon, on a chuchoté: — « Elle est fiancée! » — Aus-sitôt miss Bell attira l'attention: on épia son visage on guetta sa contenance auprès de son fiancé, on l'en-toura, on la frôla, dans cette invincible curiosité que nous ressentons dans le monde pour tout ce qui est mariage, — la grande affaire, en somme, le seul but de nos sauteries bourgeoises. Je remarquai que les jeunes gens, — Alfred Boucart entre autres — s'em-pressaient d'aller inviter la fiancée et l'entraînaient

vivement, la retenaient près d'eux, la faisaient ba-varder, dans un désir indiscret de lui arracher quel-que révélation sur ce mystérieux état d'âme que donne le bleu des fiançailles, légalité passagère dont on ne se fait aucune idée avant, dont on ne dit rien pen-dant, et bien peu de chose après. Je remarquai aussi que les danseurs affectaient, pour inquiéter le fiancé, des familiarités avec la jeune fille et qu'ils étaient flattés d'une jalousie manifeste. Ils s'énervaient au contraire, se renfrogaient dès que les deux fiancés réunis se replongeaient en leur mutuelle extase. Pour-quoi tous courtoisaient maintenant cette laide petite miss Bell qu'ils dédaignaient encore la veille, alors qu'elle était libre? Était-ce ici l'histoire du chien du jardinier ou de celui de Jean de Nivelle? Ou mieux, l'éternelle attirance vers le fruit défendu? Je ne dé-mêle pas cette psychologie, mais je comprends claire-ment que, pour attraper un mari, il faut auparavant s'assurer d'un fiancé. En dépit de l'apparence, M. de la Palice n'eût jamais trouvé cela.

8 mars.

Mon petit plan se précise. Il me faut d'abord, non pas un fiancé sérieux, mais un faux fiancé, un fiancé pour rire, qui m'aidera à accrocher le vrai, le vrai qui me plaira, — le fils Boucart, par exemple. Bou-cart amorcé, ce jeune homme complaisant se laissera supplanter, après avoir donné à son pseudo-rival l'il-lusion charmante d'une fiancée soufflée à un autre.

Seulement, où dénicher ce jeune homme complai-sant, ce jeune homme incapable de trahir notre en-tente? Qui voudra se charger d'un rôle si ingrat?...

Mon cousin Paul, peut-être? Oui, mon cousin, ce serait très vraisemblable. Mes parents eux-mêmes donneraient dans ces fiançailles avec joie. Mon cousin, étant à l'Ecole d'application de Fontainebleau, ne sort que le samedi soir: il ne me gênera pas trop. Seulement, je suis taquine, lui brutal et rageur: nous ne sommes guère d'accord.

Paul consentira-t-il?

10 mars.

Hier soir samedi, dès l'arrivée de Paul pour dîner, je lui ai parlé confidentiellement:

— Mon petit Paul, j'ai une bonne idée: veux-tu nous fiancer?

Il eut un recul pas très flatteur:

— Tu appelles ça une bonne idée?

— T'es bête, Paulichon! On se fiancerait pour rire, pour faire croire aux autres...

J'expliquai mon idée et j'achevai:

— C'est comme pour la pêche au brochet: on attache à l'hameçon un petit poisson en zinc; quand le gros vient pour l'avalier, on l'enferme; le gros pris, on dégage le petit. Si tu veux, toi, tu seras le petit fiancé en zinc.

J'avoue que, tout d'abord, ça ne sourit pas à Paul.

— Ton idée n'est pas bête, — me dit-il, — et j'y vois tout de suite ton avantage. Mais, le mien, je ne le vois pas. Il faudra rester tout le temps près de toi, faire l'aimable, l'empressé: ça me fatiguera beaucoup. Puis je n'aime pas et ne sais pas danser; or, deux fiancés, ça doit valser souvent ensemble.

— Ça ne sera pas si fatigant que ça. Je ne te taquinerai plus, je serai gentille, très gentille, tu verras....

— C'est égal, tu me proposes une corvée. Si ça te rend grand service et que ça ne dure pas longtemps, je ferai tout de même ça pour la famille, mais c'est une vraie corvée. En admettant que tu accroches le brochet, il faudra, à la fin, que je me retire piteusement. C'est très humiliant pour un militaire! Sans compter que, si tu n'accroches rien, je reste à l'hameçon, moi!

Il se défendit bien, mais je l'embobelinaï tout de même, et ce matin, après un copieux déjeuner et trois verres de cognac, mon cousin a demandé ma main. Surprise de mes parents, mais surprise agréable.

Maman trompette la grrrrrande nouvelle!

17 mars.

Hier samedi, second bal chez les Boucart. Je suis entourée, frôlée, félicitée, et dès la première valse Alfred Boucart m'invite. Timidement, je lui désigne Paul:

— Demandez à mon fiancé.

Paul fut très bien. Il réfléchit, hésita, puis permit. Boucart, avec une ardeur inaccoutumée, m'emporta dans le tourbillon, et il ne s'arrêta que dans le petit salon du fond, presque désert. Là, tout chose, la langue embarrassée, les yeux pleins d'un gros regret, il finit par gémir:

— C'est décidé, alors: vous voici fiancée avec votre cousin?

— C'était une chose désirée par toute notre famille.

— Et par vous?... Ces fiançailles sont-elles désirées aussi par vous?

— Il me semble... — Je feignis d'être troublée très fort par sa question et je repris dans un petit soupir: — Jamais je n'ai pensé qu'un autre que mon cousin pût m'aimer.

— Si cela arrivait? — fit-il, très remué. — S'il arrivait qu'un autre vous aimât?

— Cet autre me le dirait... Voulez-vous que nous revalions?

Il voulut ajouter quelque chose qui l'oppressa dès le troisième tour de valse, car il s'arrêta de nouveau. Mon cousin apparut.

— Ah ça! pourquoi ne restez-vous pas dans le grand salon, sous les yeux de tout le monde; je vous ai cherchés partout.

Paul avait la mine si jalouse que Boucart s'excusa, se retira.

C'est celui-là qui te plaît? me souffla Paul.

— C'est celui-là.

— Drôle de goût! Enfin... allons-y tout de même!

Paul, à son tour, m'enlaça très étroitement. Il fixait mon corsage. Il me disait des choses aimables à l'oreille, et sa petite moustache blonde me chatouillait la joue. Nous tournions sous les yeux de Boucart. Gêné, souffrant visiblement, le pauvre garçon s'écartait, puis revenait malgré lui. Et, chaque fois que nous l'effleurions, Paul m'étreignait plus fort, et ce n'était plus seulement sa moustache blonde, c'étaient ses lèvres brûlantes que je sentais près de ma joue. Vraiment, pour une première fois, Paul ne valsait pas mal du tout. Je fus obligée de l'arrêter:

— La musique a cessé... reconduis-moi à ma place.

Tout de suite, Alfred Boucart accourut. Mais d'un ton sec, rageur, vraiment naturel, Paul coupa l'invitation:

— Ma cousine, ce soir, ne valsera plus qu'avec moi!

De la soirée, Boucart ne me quitta plus des yeux. Paul joua son rôle d'amoureux avec conviction et moi, selon ma promesse, je lui facilitai la tâche de mon mieux, riant de tous ses calembours, me faisant souple, câline, enveloppante, enfin gentille, gentille. Cependant, pour ne pas trop désespérer Boucart, je le regardais de temps en temps d'une façon douce, prolongée, pénétrante.

Quand nous partîmes, Boucart se jeta dans le vestiaire pour me passer ma pelisse; mais mon cousin, brusquement, lui prit la pelisse des mains et me la mit sur les épaules, s'attardant un peu trop à nouer les rubans. A la dernière pression de main de Boucart, je mouillai mon regard et mis dans mon adieu un trémolo senti.

— Non, — me dit-il tout bas, — non pas adieu... au revoir!

Déjà sur le palier, Paul appelait d'une voix d'irritation réellement bien jouée:

— Ah ça! qu'est-ce que tu fais?... Viendras-tu, sa-
pristi?

Je le rattrapai vivement et dans le vestibule, joyeuse, je lui demandai :

— Eh bien, mon petit Paul, ça t'a bien ennuyé ?

— Mais non, vrai... pas tant que ça. Seulement, c'est drôle que ce grand pékin-là te plaise !

24 mars.

Troisième bal des Boucart. Boucart mordille. Avec mon aide, Paul joue son rôle de mieux en mieux. Il prend goût à la danse et valse tout à fait bien.

30 mars.

Dernier bal des Boucart. Boucart mord. Il parlera à papa. Je n'aide plus Paul : il joue son rôle tout seul. Il aime maintenant la valse avec frénésie : ça m'essouffle.

31 mars.

Ça y est. Boucart a fait sa demande. J'ai avoué que je l'aimais. Stupeur de petite mère, colère de papa. On m'a traitée de parjure. Alors pour tout calmer, j'ai assuré que Paul, sur mes instances, se désisterait de ses droits.

Je suis allée le trouver dans la bibliothèque et, gaiement, j'ai tendu la main à mon cousin :

— Merci, mon petit

Paul : grâce à toi, j'ai ce que je veux. Je te rends ta liberté.

Il eut un regard furieux et d'une voix brutale :

— Ote ta main ou je te crache dedans !

— Comment ! — m'écriai-je froissée, — tu refuses ma poignée de main ?

— J'exige mieux que ça !

— Je ne te comprends pas.

— Tu me comprends très bien ! — éclata-t-il. — Je me suis laissé entraîner pour rire les premiers soirs ; maintenant, je suis emballé. Je mords en plein. J'en ai assez de chauffer la place aux autres ! J'en ai assez de valser pour le compte de Boucart ! Je veux valser pour mon compte ! Et je ne consens plus à faire le poisson de zinc : je veux être le brochet !!

— Pourtant, mon petit Paul...

— Il n'y a pas de petit Paul. Je ne me désisterai pas. Fallait pas déployer tant de malice ! Tire-toi de là comme tu pourras !

1^{er} avril.

Je ne m'en tire pas. Papa jure. Maman pleure. Alfred gémit. Paul hurle. C'est à devenir folle !

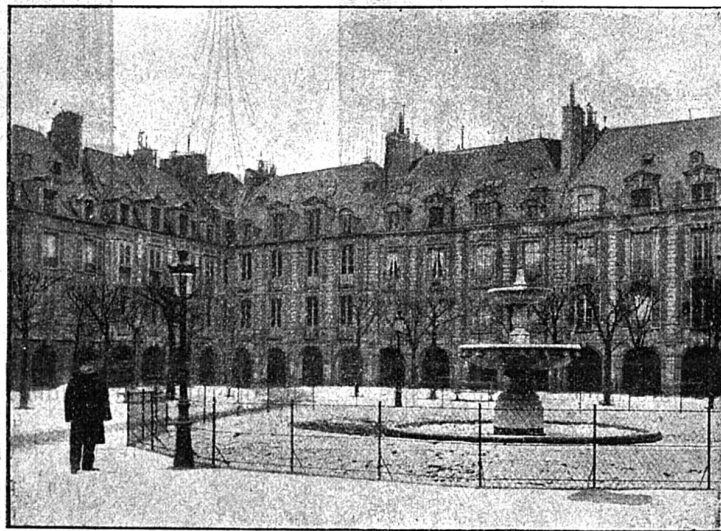
Charles FOLEY.



LA CULTURE DU BLÉ aux Etats-Unis

A l'ouest des Etats-Unis, dans des contrées où, il n'y a pas très longtemps, le terrain se donnait encore à qui le demandait, se trouvent des fermes de vaste étendue. Dans les Dakotas, en Californie et dans les

Etatsextrêmes du nord-ouest de l'Union, ces domaines considérables se consacrent presque exclusivement à la culture du blé. C'est surtout au sud du Manitoba canadien, dans le Dakota du Nord, que se rencontrent les types les plus remarquables de ces exploitations agricoles, désignées dans le vocabulaire local sous le nom de *bonanza farms*. A perte de vue, et cela jusqu'au Canada où l'aspect va se modifier, le voyageur du *Northern Pacific* voit se dérouler de chaque côté de la voie ferrée les vastes et monotones



Place des Vosges à Paris

(+ Maison de Victor-Hugo)

étendues de blé de la fertile vallée qu'arrose la rivière Rouge (*Red River of the North*). Pas un arpent n'est improductif dans la contrée et un champ inculte semblerait là tout aussi déplacé qu'un terrain vague sur nos grands boulevards parisiens. Maximum de production et minimum de travail humain, telle y est la devise, et c'est le perfectionnement de l'outil agricole qui en permet l'application.

La plupart des propriétaires habitent New-York et les villes de l'Est. Ils laissent le plus souvent la direction matérielle de l'entreprise à un directeur (*manager*) touchant des salaires que ne dédaignerait pas un directeur de compagnie de chemin de fer.

La ferme est généralement divisée en deux ou trois parties, chaque division étant sous la direction d'un *superintendent*. Les divisions ont chacune leur réfectoire et un dortoir, avec fumoir. Deux hommes par cuisine sont occupés exclusivement à la préparation des aliments. Il y a une écurie par division, avec une centaine de chevaux ; nourriture et pansage sont confiés à des grooms chargés de ce service d'un bout de